

Voyons, ne croyez-vous pas avec moi qu'avant d'en venir à cette dure extrémité de faire arrêter quelqu'un qui, je l'admets, vous empêche de dormir une fois par hasard, ne croyez-vous pas, dis-je, qu'on devrait au moins essayer d'un autre moyen. Pourquoi ne pas appeler les parties devant un tribunal de conciliation, comme on le fait en France dans une foule de cas ?

N'est-il pas possible d'arranger ces petites affaires de voisins en secret, dans le cabinet d'un juge, sans tout de suite mettre la police sur pied et amener devant deux cents personnes des gens dont tout le crime a été de danser ou de chanter un peu trop fort ?

On n'arrête nulle part les gens aussi souvent qu'en pays anglais, c'est-à-dire dans les pays où l'on se pique d'avoir le plus grand respect pour la liberté individuelle, je l'ai déjà dit, et l'événement le prouve tous les jours.

—Vous avez le recours en dommages, objectera-t-on, si l'accusation est fautive.

Ah, oui ! jolie ressource que le recours en dommages. On dépense deux cents piastres pour avoir un chelin d'indemnité. Mais il faut être riche pour se payer cette sorte de satisfaction !—et quand on est riche on n'est jamais arrêté.

On devrait aussi s'entourer de plus de renseignements sur la réputation et la manière de vivre des accusés, avant de les condamner. On commettrait ainsi moins de bévues involontaires.

.

Vous tous qui avez du sang normand ou breton dans les veines, vous allez tressaillir d'orgueil et de fierté.

Quoiqu'en disent certains mécontents, on ne dégénère pas en France et je n'ai jamais lu plus beau fait d'armes que celui que nous rapportent les derniers journaux d'Europe.

Vous savez que les Chinois ne sont pas des ennemis à dédaigner, qu'ils sont aussi bien armés que les Européens, qu'ils ont des canons Krupp et des fusils à aiguille et que ce sont d'autres hommes que les troupes du Mahdi, eh bien, trois cents soldats français viennent de tenir tête pendant un mois à vingt mille Chinois, *un* contre *soixante-sept* !

Cela s'est passé à Tuyen-Quan, retenez bien ce nom, il est désormais immortel.

Le douzième jour de siège était arrivé, une brèche énorme était faite aux remparts, chaque nuit on avait des attaques à repousser, pas de repos, pas de sommeil, et, pendant dix-huit jours encore, le commandant Dominé,—souvinez-vous aussi de ce nom—avec ses trois cents braves, tint l'ennemi à distance et repoussa sept assauts.

Ceci semble un récit des chevaliers de la Table Ronde, et cependant c'est vrai, tout ce qu'il y a de plus réel.

Soyez tranquille, aucun journal anglais n'en a soufflé mot.

Quel peuple sur terre peut citer des traits d'héroïsme pareils ?

Vive la France !

.

Hélas ! tout rayon de soleil ne fait que mieux ressortir l'ombre, un échec a frappé notre mère-patrie. On a été forcé d'évacuer Lang-Son, et l'armée française a perdu six cents hommes dans une rencontre.

Ce sont les hasards de la guerre.

Le ministère Ferry est tombé ; on envoie 50,000 hommes de renfort pour assiéger Pékin.

Autre mauvaise nouvelle, le général de Négrier est dangereusement blessé.

Que Dieu protège la France.

LÉON LEDIEU.

Les femmes qui se rencontrent dans le monde échangent des paroles si expansives et se donnent de tels témoignages d'intérêt, qu'il serait impossible à une âme droite et sincère de mettre en doute leur amitié. Cela dure ainsi tant qu'elles sont en présence les unes des autres ; qu'elles se séparent, et aussitôt elles se déchirent. On dirait, c'est une femme qui l'a remarqué, que chacune, au départ, a laissé sa caricature à l'autre.

VICTOR HUGO

CE siècle avait deux ans..... Les acclamations, les cris de guerre, mêlés au fracas des armes, ébranlaient de toutes parts les échos retentissants. Et tout ce tumulte de gloire, enfiévrant les cerveaux et les cœurs, avant de se changer, trop vite, en un formidable roulement de tonnerre, berçait de son harmonie grandiose les premiers sommeils d'un enfant aimé des dieux.

Puis, tout s'apaisa : bruit d'épées, hymnes de triomphe, imprécations de deuil et de défaite ; et il se fit un vaste silence, au milieu duquel se modulèrent, en harmonie enchanteresse, les doux sons d'une voix juvénile, plus pure que le pur cristal.

L'enfant prédestiné atteignait alors à peine les limites ensoleillées de la prime adolescence. Mais les abeilles du divin Platon butinaient déjà sur ses lèvres que devaient, plus tard, comme celles d'Israël, toucher des charbons ardents ; et la foule, surprise et charmée, battait des mains en criant au prodige !

Jamais, en effet, vocation ne révéla plus manifestement sa sublime origine ; jamais le sceau du génie n'imprima, plus lumineuse, son empreinte sur un jeune front. Jamais verbe plus sonore n'avait étonné l'oreille des hommes, jamais poésie plus vibrante, jamais strophes plus éclatantes n'avaient, d'une aile plus hardie, osé frapper la voûte des cieux.

L'esprit du pays et l'esprit du siècle, l'âme de la nature et l'âme de l'humanité s'étaient incarnés dans un être d'élection ; et tous les regards et tous les cœurs se tournèrent instinctivement vers lui.

Et les ans se sont succédés : toujours debout, toujours ferme, toujours inspiré, il se dresse aujourd'hui, colossal, dominant le siècle à son déclin. En lui se sont associés, dans un merveilleux accord, le génie des races antiques et le génie de la race française. Ronsard n'a pas eu plus de souplesse, Horace plus de saveur, Tibulle plus de charme, Virgile plus de grâce, Homère plus de grandeur. Nul autre, à l'image de son caprice, n'a forgé le rythme rebelle d'une main plus puissante et plus magistrale.

Aussi, a-t-il revivifié notre cher et doux langage, et restauré sa vigueur amoindrie, en lui rendant un éclat sans égal. Il a tout dit, tout exprimé, tout chanté en ses strophes vibrantes et frémissantes ; il n'est pas de sentiments de l'humaine nature qu'il n'ait pénétrés, pas de noblesse qu'il n'ait exaltée, pas de joie qu'il n'ait célébrée, pas de plaie qu'il n'ait pansée, pas de douleur qu'il n'ait consolée. Les mille voix de l'humanité passent par ses lèvres qui les multiplient à travers l'immensité, de même que les masques du théâtre grec décuplaient la voix des acteurs.

Au réveil de chaque aurore, comme le sphinx de la légende, il fait entendre un nouveau chant. D'ailleurs, son œuvre elle-même ne semble-t-elle pas une gigantesque statue de pur métal, armée d'un flambeau qui projette sur toute la terre sa resplendissante clarté ? Ou plutôt elle nous apparaît comme une montagne qui domine toutes les montagnes et dont le sommet inaccessible se perd dans l'insondable azur : des neiges étincelantes la couronnent ; mais des forêts et des prairies verdoyent sur ses vastes flancs, et le petit ruisseau frais et limpide y fait entendre son doux murmure, à côté des bruyantes cascades que forment les torrents fougueux.

Et lui, le poète ! il est la bonté et la force, il est le grand lion formidable et doux ; il est l'homme de notre temps, la gloire de la France, l'illumination de notre siècle ; il est le Maître, il est le Père !

Son nom a été l'éblouissement, l'adoration orgueilleuse et attendrie de notre jeunesse, après avoir été l'objet du culte de la génération qui nous avait précédés ; il restera cher entre tous aux générations qui viendront après la nôtre, aussi longtemps que la langue qu'il a illustrée sera connue de par le monde !

Et quant à nous, désormais, nous compterons, au nombre de nos joies profondes, cet honneur qui nous est donné de saluer Victor Hugo de notre

humble hommage, au seuil de sa quatre-vingt-quatrième année de gloire.

ROBERT VALLIER.

Voici comment Victor Hugo raconte lui-même son enfance, dans les *Feuilles d'Automne* :

Oata facta secutus,
Devise des Saint-John.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme le grain au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frère roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi,—

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas !

Oh ! l'amour d'une mère !—amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !
Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'important sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'Océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées,
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde.
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit !

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie ;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, monde mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme ;
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur !
Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère Vendémienne !

Juin, 1820.

NOTES ET IMPRESSIONS

Dans les spéculations financières comme dans les batailles, il y a ce qu'on nomme la chair à canon.—OCTAVE FEUILLET.

Beaucoup de petites choses qui ne sont rien, lorsqu'on en rit, deviennent des afflictions si on les prend trop au sérieux.—Mme CARLYLE.

La nature n'a évidemment pas voulu que l'homme regardât en arrière, puisqu'elle lui a mis les yeux par devant.—Mme CARLYLE.

C'est voler que de vivre dans le monde sans essayer de le rendre meilleur.—Miss JAWET.

Quand la jalousie ne flatte pas une femme, elle la blesse.—A. DELPIT.

On dit qu'il y a beaucoup d'enfants mal élevés ; j'en connais encore plus qui ne sont pas élevés du tout.—G.-M. VALTOUR.

La calomnie est comme les poisons de Mithridate : quand elle ne tue pas, elle rend invulnérable.